

Anne Serre

Carnets

(Extraits)

(mars 2001)

Dans *Partis pris*, Nabokov parle de *À la recherche du temps perdu* comme d'un conte de fées.

*

Selon Marianne Moore, la poésie, c'est « *un jardin imaginaire avec de véritables crapauds dedans* ».

Selon Basil Bunting : « *Des mots qui nomment des faits dansant ensemble* ».

Mark me dit que c'est se saisir de faits réels apparemment épars que l'on regroupe parce qu'ils appartiennent à la même espèce.

*

Relu *Peter Schlemihl* de Chamisso, à cause du thème de l'ombre qui me préoccupe.

Savoir que certains peuples n'ont qu'un seul vocable pour désigner l'ombre et l'âme.

Que dans certaines régions d'Allemagne on observait l'ombre projetée par un malade au clair de lune pour savoir si la mort le menaçait.

Qu'un homme avait été condamné par l'empereur Maximilien à *voir son ombre percée de coups*.

Lu dans les notes de *la Pleïade* consacrées à Chamisso : « *le merveilleux, loin de se séparer du réel, sort de lui brusquement comme s'il s'agissait d'un lapsus dans l'ordre du monde* ».

*

Dans deux films au moins de Rossellini : *Allemagne année zéro* et *Europe 51*, il y a le suicide d'un enfant.

*

(mai 2001)

Journal de Klaus Mann. Son degré extrême de civilisation (culture, curiosité, mais surtout : élégance des sentiments). Il me semble que depuis l'après guerre, personne ne peut plus prétendre à ce degré de raffinement.

*

Lisant les *Carnets* de Philippe Jaccottet (1995-1998), chacune ou presque de ses réflexions suscite de multiples associations. Ses phrases me font l'effet de ces balles crachées par des machines sur les courts de tennis : de l'autre côté du filet, avec ma raquette, je dois les renvoyer.

Il cite Proust (*Jean Santeuil*), parlant de l'imagination comme de *l'organe qui sert l'éternel*. « *...Si heureux dès que nous sommes dégagés du présent, comme si notre vraie nature était hors du temps...* »

Et : « *... Telle est l'étrange aventure de la parole poétique, aventure du commencement perpétuellement commencé (...)* »

Il cite Thoreau, aussi : « *Il nous faut apprendre à nous réveiller et tenir éveillés, (...) grâce (...) à une attente sans fin de l'aube (...) Avoir action sur la qualité du jour, voilà*

le plus élevé des arts... »

*

Dans *Le maître de Ballantrae*, un homme raconte à son ennemi un prétendu rêve pour le conduire à la mort. C'est le crime parfait.

Il a découvert un puits au garde-fou instable dans une maison en ruine. Il raconte à son ennemi qu'il a rêvé d'une maison et d'un puits. Peu après, il l'emmène en promenade près de la maison. Il feint alors d'être terrifié par la matérialisation de son rêve. L'autre évidemment fasciné se rend droit au puits, s'appuie sur le garde-fou.

S'introduire de cette manière-là dans un paysage donné pour rêvé alors qu'il est réel : c'est la mort assurée. C'est le lieu de la disparition.

C'est donc probablement cela, la mort.

*

Le mot « *malheureux* » inauguré par Proust dans une acception très particulière : si tendre dans sa langue. Le féminin, « *malheureuse* », ne sonne pas du tout pareil. Ou alors il faudrait le scinder en deux : mal heureuse. De cette manière, il aurait un peu plus de réalité. Le féminin n'est pas l'équivalent du masculin dans la langue française. C'est pourquoi il y a une difficulté supplémentaire pour une femme écrivain. J'ai adopté le e entre parenthèses pour l'accord de certains adjectifs et participes passés. C'est une solution qui me satisfait assez.

*

Le rocher derrière lequel j'étais tapi(e) dans une caverne et y écrivais de la fiction a été fracturé ou déplacé par le chagrin d'amour. Peut-être bouchait-il l'ouverture comme dans la caverne de Polyphème. Là-dedans, Ulysse devait être dévoré. Mais profitant de ce que le rocher ait été déplacé, il a pu repartir. Il a d'abord subi les vents contraires, les anthropophages, rencontré Circé, puis il lui a fallu se rendre au-dessus de la bouche des Enfers et invoquer les morts. Autrement dit, j'en suis là. Au chant XI. *L'Odyssée* compte vingt-quatre chants. Je suis presque au milieu de ma vie.

*

Invoquer les morts ? Très bien. La beauté de la poésie, c'est qu'elle est à prendre au pied de la lettre. C'est la vie mode d'emploi. Il me faut donc désormais, comme l'indique *l'Odyssée*, me pencher sur la bouche d'ombre des Enfers. Comment faire cela ? Comment faire venir à soi les morts et les interroger sur sa destinée ? Pour commencer : relire le Chant XI. Voir comment s'y prend Ulysse. Mais surtout : entrer dans le poème, dans la langue du poème, car c'est le seul passage.

*

(mars 2002)

Adulte, Leonard de Vinci aimait encore jouer. Il gonflait la vessie d'un animal jusqu'à ce qu'elle remplisse la pièce, de sorte que les gens qui venaient pour le voir (et l'ennuyaient) ne pouvaient pas entrer... (in Freud)

*

Rêve la nuit dernière. Je dois participer à une réunion d'écrivains au cours de laquelle il me faut chanter une chanson dont on m'a remis le texte. En arrivant, je me rends compte que chacun a déjà appris sa chanson alors que je n'ai pas encore appris la mienne (je pensais que cela se faisait très vite, au dernier moment). En regardant le texte, je découvre que je ne la connais même pas (je croyais qu'elles étaient toutes très connues). Je décide donc de ne pas chanter et de ne participer à cette réunion qu'en spectateur tandis que V., un ami poète que je n'estime pas énormément comme poète, entonne à ma grande surprise d'une très belle voix, *Les Roses de Picardie*.

*

Dans *Les Métamorphoses*, Ovide décrivant l'autre de Diane dans la forêt : « *Le génie de la nature a imité l'art* ».

Certaines scènes comme des descriptions minutieuses de tableaux qu'il examinerait (l'enlèvement d'Europe, Diane surprise au bain par Actéon...)

*

(avril 2002)

Dans une étude sur Quignard, cette réflexion sur la solitude :

« *L'œuvre, en même temps qu'elle proclame cette solitude, l'interroge. Elle est pouvoir de rompre tout lien, de s'isoler (de s'insulariser) et vœu d'être hors d'atteinte, intouchable. (...) En réalité, les personnages de Q. se défient de l'amour quand il se traduit en possibilité de lien familial. Car le lien familial est préfiguration du lien social. Tous ses personnages sont tentés par le goût d'être seul ou encore, d'être le seul. Ce désir de solitude est désir de liberté. Mais aussi célébration d'un abandon premier : choisir la solitude est une manière d'épouser le pire. Ainsi les personnages redoublent-ils l'exclusion dont ils ont été victimes, par une exclusion seconde. Cette adhésion au pire suppose une énergie (...) Tous ces personnages ont été séduits, c'est à dire séparés, mis à l'écart par une rencontre terrifiante avec la terre gaste où les entraînent ceux qui sont morts* ».

*

Aujourd'hui, découpant dans la page d'un livre de Pasternak une petite silhouette d'homme (tentative de pratique magique), j'ai eu la même impression que dans ce rêve où j'assassinais toute ma famille, qu'« *assassiner, c'était aussi facile que cela* ».

*

Dans le passé, rapports irréels avec presque tous, jamais eu que des rapports irréels.

*

Il m'a semblé découvrir aujourd'hui à partir de quelle origine parler.

*

Assez lu ces dernières années et utilisé ma provision d'images dans chacun de mes livres pour devoir désormais passer à autre chose. Préconise les voyages lointains (sites rupestres, grands paysages) et le travail manuel (vignes, cueillette de fruits, chantiers...).

*

(mai 2002)

Lecture d'entretiens (avec Quignard, Glenn Gould, Ponge...) Tout ceci visant à me faire trouver d'où l'on parle lorsqu'on parle de ce que l'on écrit.

*

Avoir achevé un livre (*Le Cheval blanc d'Uffington*), c'est comme revenir du pays des morts.

*

Sur la folie :

« *On ne peut pas mourir et revenir à la vie pour quelques centaines de francs (qu'on vous offre). Il faut davantage que cela. Davantage, peut-être, que quiconque n'est jamais prêt à donner* ». Jean Rhys, *En dehors de la machine*.

*

Rêve. Avec G., en promenade. À un tournant, nous découvrons un paysage de

montagnes rocheuses couvertes de neige sur les sommets où nous voyons des aigles particulièrement grands. Soudain, l'un d'eux descend jusqu'à nous, se pose dans le pré : *il est plus gros qu'un taureau*. Il s'approche très près de moi mais ne m'attaque pas, grâce à G. qui me protège.

*

Nous sommes dans une île, G. et moi, avec d'autres gens. Soudain quelqu'un donne l'alerte car la mer monte et va engloutir l'île. Conduits par des sauveteurs, nous grimpons le long d'un bois qui se révèle être planté contre une falaise. La montée est périlleuse ; je me demande si mon père qui est parmi nous et n'est plus tout jeune y parviendra. Arrivée sur le plateau, je me retourne pour rassurer ceux qui continuent à grimper, et leur crie : « *Il y a encore dix minutes de pente-mâitre* (pour : « raide »), *mais ensuite, ça va* ». En grim pant le long de la falaise, j'ai remarqué qu'on ne pouvait voir certains paysages extraordinaires que de ce point de vue, dans cette situation.

*

(juin 2002)

Il me semble que j'ai d'abord lu en vue d'écrire (jusqu'au *Cheval blanc d'Uffington*) ; et maintenant, je lis en vue de parler.

*

Mark me raconte avoir lu que Pythagore avait gagné les Jeux Olympiques dans la discipline de la lutte, et d'autres philosophes dans d'autres sports.

*

(juillet 2002)

Dans le film *Marie Jo et ses deux amours*, le métier de l'amant consiste à ramener les gros bateaux au port. Il part en pleine mer pour les rejoindre, et là, passant de son petit bateau au cargo, il enjambe la mer. C'est l'image mythique, inoubliable du film (qui justifie aussi qu'il soit l'amant).

*

Jeté des notes dans les volumes lus ces derniers jours : *Entretiens avec Glenn Gould*, *Mémoires de la Marquise de La Tour du Pin*, *Birthday letters* de Ted Hughes, *Le Brigand* de Walser, etc... Ce que je note ne concerne pas tant le livre, que les associations suscitées par ma lecture.

*

(août 2002)

Dans *Les escaliers de Chambord* de Quignard : idée qu'on passe sa vie à rechercher le nom de qui l'on a aimé.

L'Île aux mouettes de Jules Sandeau : langue ravissante.

Qu'elle était verte ma vallée de Richard Llewellyn. Exemple parfait du roman « réaliste » devenant mythe à chaque page. C'est quelque chose de ce genre que j'aimerais être capable d'écrire un jour.

*

Relisant des lettres du passé, toujours frappée de découvrir que lorsque je les recevais (il n'y a même qu'un an ou deux), je ne remarquais pas qu'elles étaient affectueuses. On dirait que l'affection ne me parvient jamais, comme la lumière des étoiles mortes, que des années plus tard.

*

Les deux personnages de *Qu'elle était verte ma vallée* : Dai Bando et Cyfartha, couple mystérieux (homosexuel ?). Dai Bando est lutteur et devient aveugle au cours d'un combat sur la montagne. Cyfartha devient son Antigone. Dans leur dialogue, ce refrain comme un mantra : « *Eh, Cyfartha ?* » après chaque phrase de Dai Bando à son ami. Parole mystérieusement troublante et émouvante comme le : « *Bien le bonjour !* » du paysan que Hans Castorp entend sur la montagne magique et dont il est ensuite obsédé.

*

(Sept 2002)

Il y a des maladies, c'est à dire des malheurs, qui font qu'à certains moments de sa vie on ne peut faire que des choses minables.

*

(Oct 2002)

Rêve cette nuit. Le comédien D.S. (que je trouve très séduisant dans la vie) me dit quelques secondes après notre rencontre: « *Je t'aime* ». Je suis étonnée par cette promptitude mais elle me rend soudain la relation si simple, que mes propos et mon comportement deviennent alors (à ma surprise) aisés et clairs comme ils ne le sont jamais.

Quand je cherchais (juin) où était l'origine de la parole, je découvre donc (octobre), et *par un rêve*, qu'elle est dans l'amour qu'on vous porte et vous déclare dès la rencontre.

*

Boulevard de Port-Royal. Deux étudiantes en toge, bizutées, me demandent pour un euro de plonger la main dans un sac pour en retirer une citation d'un philosophe. Celle qui m'échoit est d'Alain: « *Celui qui lit sera sauvé* ». Ce qui est faux. Il faut déjà avoir été sauvé – ou ne pas avoir besoin de sauvetage – pour pouvoir lire. Rencontrant un jour une jeune fille de vingt ans qui avait tué son père trois ans auparavant (et avait été acquittée en raison des circonstances épouvantables qui lui avaient fait commettre ce crime), l'interrogeant sur la vie qu'elle menait depuis, j'ai eu la sottise de lui demander si elle lisait. La femme qui l'accompagnait m'expliqua que lorsqu'on a vécu dans une tension extraordinaire toute son enfance et son adolescence – comme cette jeune fille –, on ne peut pas lire, car pour lire il faut bénéficier d'une sorte de paix.

*

À propos de l'origine de la parole : « *User d'une langue étrangère, c'est réapprendre à parler* ». Jean Clair, *Court traité des sensations*.

*

Douze ans de retard sur mon âge administratif. À 42 ans, je vis, je sens et j'accomplis ce que j'aurais dû vivre, sentir et accomplir à trente ans. Douze années de développement entièrement disparues. Le fait d'avoir perdu ma mère à douze ans joue peut-être un rôle dans cette disparition.

*

En jouant sur le trottoir derrière les grilles du Luxembourg, deux garçons de neuf, dix ans, ont fait passer leur ballon dans le jardin. Il est tombé près d'une petite fille de quatre, cinq ans, vêtue de rouge, qui ne l'a pas vu. Ils l'appellent: « *La petite fille en rouge ! Eh ! La petite fille ! Le ballon !* » Comme elle n'entend pas, après d'autres multiples tentatives, l'un d'eux, soudain: « *Madame la petite fille !* ».

*

Les sœurs Brontë. À tout âge de leur vie, dès qu'elles quittent la maison familiale et sont séparées, elles tombent malades (gravement) ou meurent.

*

Lucian Freud à propos de Constable : « *Je pense toujours que connaître quelque chose par cœur permet plus de profondeur que de voir de nouveaux sites, aussi splendides et intéressants soient-ils* ».

*

(novembre 2002)

Dans *Brigitta* de Adalbert Stifter : « *Puis je m'endormis, et tout ce qui s'était passé dans ma vie, aussi bien que tout ce que je désirais y voir advenir, succomba* ».

*

De plus en plus souvent lorsque je relis un livre, impression d'en lire un totalement différent de celui qui est resté dans mon souvenir. D'une manière générale, ma faculté d'oubli s'est amplifiée. Je ne crois pas que ce soit alarmant. Pense plutôt que c'est bon signe.

*

Une conversation avec Mark me fait sortir Swedenborg de ma bibliothèque pour le relire. Le lendemain, comme je m'appête à lire Fardoulis-Lagrange (sans du tout le connaître), je découvre ses liens avec Swedenborg. C'est toujours ainsi. La vraie lecture est somnambule.

Impressionnée par Fardoulis-Lagrange, (*Memorabilia*). Cette description de l'enfance par le dedans me fait penser à la fois aux *Vagues* de V. Woolf – même si les perceptions de F-L sont encore plus profondes que celles de V.W – et à la langue de Arno Schmidt. Or, cet auteur est quasiment inconnu... Il est presque allé trop loin. Peut-être y a-t-il une profondeur à partir de laquelle on ne peut plus se faire entendre.

*

Comme Zweig, je ressens Montaigne comme un ancêtre personnel :

« *Il fallut que nous fussions chassés (écrit Zweig) jusqu'à ce point où l'on n'a plus à défendre que son moi nu, son existence unique qui ne sera pas donnée deux fois* ».

Et encore : « *Sa tactique était d'être aussi peu visible que possible* ».

Montaigne parlant des livres de sa bibliothèque : « *C'est la meilleure munition que j'aie trouvée à cet humain voyage* ».

Remarque de Zweig au sujet de Montaigne : « *Pour lui, les voix muettes des livres exigent une réponse* ».

Anne Serre est née à Bordeaux en 1960. Auteur de romans, récits et articles littéraires. Derniers ouvrages parus : *Un Chapeau léopard* (Mercure de France, 2008), *Les Débutants* (Mercure de France, 2011), *Petite table, sois mise !* (Verdier, 2012).